



LE BONHEUR (N'EST PAS TOUJOURS DRÔLE)

Le droit du plus fort, Maman Küsters s'en va au ciel, Tous les autres s'appellent Ali

Trois scénarios de Rainer Werner Fassbinder

**Mise en scène
Pierre Maillet**

**Avec
Arthur Amard, Valentin Clerc, Alicia Devidal,
Luca Fiorello, Pierre Maillet, Marilu Marini, Thomas Nicolle
Simon Terrenoire, Elsa Verdon, Rachid Zanouda**

**TOURNEE
2021/2022
LE 20 MAI 2022 AU THÉÂTRE + CINÉMA/SCÈNE NATIONALE DU GRAND NARBONNE
DU 3 AU 11 JUIN 2022 AU MONFORT THEATRE-PARIS**



SPECTACLE CREE EN 2019 A LA COMEDIE DE CAEN-CDN DE NORMANDIE

Textes français

Alban Lefranc

Adaptation

Pierre Maillet et Fabien Spillmann

Assistant à la mise en scène

Luca Fiorello

Lumières

Bruno Marsol

Son

Pierre Routin

Costumes

Zouzou Leyens

Perruques et maquillages

Cécile Kretschmar

Scénographie

Nicolas Marie

Régie générale

Thomas Nicolle

Production Les Lucioles-Rennes,

Comédie de Caen-CDN de Normandie, la Comédie de Saint-Etienne, les Salins-Scène

Nationale de Martigues, Théâtre + Cinéma-Scène Nationale du Grand Narbonne

Avec le soutien du Manège/Maubeuge, du DIESE # Rhône-Alpes, de la SPEDIDAM et de

Spectacle Vivant en Bretagne.

L'œuvre de Rainer Werner Fassbinder est publiée et représentée par L'Arche, éditeur et agence théâtrale.

NOTE D'INTENTION

Une fête foraine. Des artistes, des acteurs, des anonymes dans cette foire, comme autant d'histoires à raconter pour peu qu'on s'y attarde et qu'on sache les regarder. Une fête foraine qui se transformera en appartements, en café, en cabaret, mais aussi en meeting politique. Une saga fondée sur les petites histoires qui racontent la grande...

Jamais auteur n'aura été plus attentif à son époque et aux gens que Rainer Werner Fassbinder dans les années 70/80 (à part peut-être Almodovar en Espagne qui prendra en quelque sorte le relais après la mort prématurée de Fassbinder en 82 à l'âge de 37 ans). Boulimique jusqu'à l'épuisement, cinéaste, dramaturge, acteur et chef de troupe, l'impressionnante filmographie de Fassbinder -40 films en 10 ans (une dizaine de pièces de théâtre sans compter ses nombreuses mises en scène et adaptations) a toujours été une source intarissable d'inspiration pour moi.

La « comédie humaine » de Fassbinder est une œuvre construite pierre par pierre où chaque film a une fonction particulière et fondatrice. « Certains de mes films sont la cave, d'autres le salon, la chambre ou la cuisine mais j'espère qu'à la fin on aura une maison. » aimait-il à dire de son travail. Pour cette raison, j'ai toujours trouvé un peu frustrant de ne monter « qu'une » pièce de lui. Après avoir mis en scène la quasi totalité de son théâtre, j'ai envie aujourd'hui de m'attaquer à son œuvre cinématographique toujours extrêmement poreuse à son travail théâtral : « Je fais des films comme si je faisais du théâtre et je mets en scène au théâtre comme si je réalisais des films ».

Ce spectacle est un hommage au « monde de Fassbinder » comme les films dont je vais principalement m'inspirer (« Le droit du plus fort » ; « Tous les autres s'appellent Ali » ; « Maman Küsters s'en va au ciel » ...) étaient des hommages aux grands mélodrames de Douglas Sirk des années cinquante. Un hommage aux laissés pour compte trop souvent « marginalisés » par une société de plus en plus égocentrique et déshumanisée. Un hommage à l'engagement humain sans faille d'un artiste et de son équipe pour continuer à résister. En faisant des films. Et du théâtre...

PIERRE MAILLET

LES FILMS

Les mélodrames syrkiens

« Lorsqu'il découvre en 1971, l'œuvre de Douglas Sirk, cinéaste émigré à Hollywood, dont les mélodrames mettent en scène les classes moyennes du Midwest américain, Fassbinder entreprend un cycle de films (dont *Le droit du plus fort*, *Tous les autres s'appellent Ali* et *Maman Küsters s'en va au ciel* font partie) autour de l'impossibilité de trouver l'amour et le bonheur au sein d'une famille bourgeoise. Transposée à la situation allemande, la formule syrkienne fonctionne extrêmement bien et elle a produit certains des plus beaux et plus connus des films de Fassbinder. Ainsi commença en 1971 la deuxième période de l'œuvre... »

Thomas Elsaesser



LE DROIT DU PLUS FORT

Franz Biberkopf, surnommé « Fox », perd son travail à la fête foraine, mais gagne 500 000 marks à la loterie. Il séduit Max, un antiquaire qui l'introduit dans la société bourgeoise et le présente notamment au bel Eugen, le fils d'un imprimeur en faillite. Fox tombe amoureux d'Eugen, qui se sert de lui pour sauver l'entreprise familiale et se faire offrir un luxueux appartement...

"Je pense que c'est un hasard et tout à fait sans importance que l'histoire se passe entre homosexuels. Elle pourrait aussi bien se passer entre d'autres personnes. Je pense même que c'est pour cela que les gens y regardent de plus près que si c'était une histoire d'amour normale ou l'aspect mélodramatique serait, aussi, beaucoup plus important ; je crois que les gens, au bout d'un moment, ne se rendent plus compte qu'ils sont homosexuels, mais ils vont se demander : "Mais qu'est-ce que nous avons vu? Nous avons une histoire qui se passe entre gens que nous tenons normalement pour anormaux." Et par un tel ahurissement, à travers un moment de choc, on voit toute l'histoire de façon différente. J'ai eu l'idée de ce film en mars 1974. Un ami m'a raconté sa vie, pas tout à fait aussi brutalement que dans le film. Alors j'ai dit : "c'est une histoire que je veux faire."

R.W. FASSBINDER (1974)

« Il y a au moins deux intentions louables dans *Le droit du plus fort* : la première est de chercher à représenter dans la vie quotidienne, en Allemagne aujourd'hui, les différenciations de classe, les oppositions de classe, à y inscrire la lutte des classes ; la deuxième est de sortir le monde homosexuel du ghetto mystificateur où il se trouve refoulé. Dans les deux cas, mettre en défaut la société allemande, révéler ce qu'elle cache, ce qu'elle se cache, pour la changer. »

Serge LE PERON, Cahiers du Cinéma, janvier 1976

"Chaque image de ce film contient une agression contre le "couple" : l'Allemagne des villes croulants sous le fric, gorgées de néon, des rouges et des bleus des parkings, celle des snacks, des bars pour travelos, des intérieurs petit-bourgeois (studios coquets, à la mode). Ce film est grand parce qu'il est lui même le produit de ce qu'il veut dire : un film vite fait, aux couleurs acides, au ton acide, qui ne se raconte pas d'histoires. Un film vraiment d'aujourd'hui : lucide, incisif, tendre par bouffées."

Jacques DOYON, Libération, 23 octobre 1975



MAMAN KUSTERS S'EN VA AU CIEL

Emma Küsters, femme au foyer, partage son modeste appartement avec son fils et sa belle-fille. Un jour, à la radio, la famille entend qu'un employé d'usine, devenu fou à la suite de son licenciement, s'est suicidé après avoir tué le fils du patron. Il s'agit du mari d'Emma. La famille est assiégée par les journalistes. Emma, abandonnée et trahie, veut réhabiliter son mari. Elle se tourne vers un couple communiste puis vers un groupe anarchiste...

"Fassbinder va sans doute choquer les campus allemands par cette poésie du désespoir et de la désillusion politique, mais il prétend toucher le grand public. Ce qu'il préfère, au cinéma, c'est l'efficacité d'Hollywood (le sens du détail chez Douglas Sirk) et les films allemands d'avant 1933. Il y a chez lui un rêve d'intégration forcené dans l'industrie cinématographique, la télévision, le théâtre, et en même temps un tempérament romantique de la dépression solitaire. Fassbinder le fonceur a fait le pari d'avoir tourné trente films à trente ans. Le « vite fait » est un aspect de son style."

Jean-Claude BONNET, Cinématographe, février 1977



TOUS LES AUTRES S'APPELLENT ALI

Dans un café fréquenté par des travailleurs immigrés, Emmi, veuve d'une soixantaine d'années, fait la connaissance d'Ali, un Marocain de vingt ans de moins qu'elle. Ali s'installe chez elle dès le lendemain, puis ils se marient. Les enfants d'Emmi, ses voisins, ses collègues, tous sont scandalisés par cette union ; les amis d'Ali se moquent parce qu'il a épousé une « grand-mère ». Le couple est mis à l'écart, mais va vite se révéler indispensable à la communauté...

« Fassbinder décide d'offrir les rôles principaux d'un mélodrame classique, remake avoué de Tout ce que le ciel permet de Douglas Sirk, à deux personnages qui sont généralement, au mieux, repoussés dans les marges, au pire, carrément exclus du cinéma. Lui les intègre à une fiction qui, terrible préjugé, ne semblait a priori pas pour eux. Au fond, Tous les autres s'appellent Ali est un film qui lutte contre l'exclusion, mais avec ses moyens, ceux du cinéma (...) Ces intrusions du réel et de l'histoire nourrissent constamment la fiction qui ne devient jamais film à thèse mais reste fidèle au désir de l'auteur de tourner un beau mélodrame avec deux personnages de cinéma inhabituels. Et au bout du compte Fassbinder réussit l'essentiel : rendre l'in vraisemblable évident.»

Libération, 1997

" J'ai déjà raconté cette histoire dans le film Le Soldat Américain. C'est la rencontre d'une femme vieillissante et d'un émigré turc. Ils se marient et la femme, un jour, est retrouvée morte. Mais je ne voulais pas qu'elle meure, aussi j'ai modifié l'histoire. Je voulais donner la possibilité au couple de vivre ensemble. Ce qui m'importait, c'était de montrer comment on pouvait se défendre et arriver à s'en sortir malgré l'hostilité des autres, combattre les préjugés profondément enracinés..."

R.W. FASSBINDER (1973)



EXTRAITS DE PRESSE

LES INROCKUPTIBLES

Pays : FR
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 35898

Date : 06 février 2019
Journaliste : Hervé Pons



Page 1/1

Théâtre en transe

Créé au festival *Écritures partagées* à la Comédie de Caen, *Le Bonheur (n'est pas toujours drôle)* rend hommage à trois films cultes de Fassbinder.

BIENVENUE AU GRAND CABARET

FASSBINDER : ici les acrobates virevoltent avec les créatures de rêve et les bêtes de foire, et les bourgeois aiment à s'encanaïller. En alignant à la suite trois grands scénarios de Rainer Werner Fassbinder, *Le Droit du plus fort*, *Maman Kusters s'en va au ciel* et *Tous les autres s'appellent Ali*, Pierre Maillet montre toute la cohérence de l'œuvre du cinéaste, ses obsessions et ses récurrences et souligne, si cela était encore nécessaire, la prépondérance et la nécessité du théâtre au cœur de celle-ci.

Dans *Le Droit du plus fort*, Franz, le prolo amoureux d'Eugen le bourgeois, se fait dépouiller par ce dernier. Dans *Maman Kusters*, une veuve abandonnée de tous, voulant réhabiliter son assassin de mari, se laisse embringer par les communistes puis par un groupe d'anarchistes au service de leurs idéologies. Il y a aussi le jeune immigré de *Tous les autres s'appellent Ali* qui épouse Emmi, son aînée d'au moins trois décennies. Chez Rainer Werner Fassbinder, les figures centrales sont objets d'opprobre et de rejet par la soi-disant bonne société, qui s'en joue et finit par les dépecer. Le mélodramatique, dont le cinéaste était friand, lui qui s'est notamment inspiré de *Tout ce que le ciel permet* de Douglas Sirk pour *Ali*, tient une part conséquente dans le projet ambitieux mais bien ficelé de Pierre Maillet.

Bien plus qu'un collage de textes et de situations, le metteur en scène construit un montage dramaturgique donnant tout son sens à cette trilogie de textes écrits

simultanément entre 1973 et 1975. Et plus encore que ce qui pourrait sembler n'être qu'un vibrant hommage, le spectacle est une invitation à explorer les recoins les plus subtils de l'œuvre de Fassbinder. Notamment par les liens existant entre les trois textes, les personnages que l'on retrouve d'un scénario à l'autre ou les situations qui, n'étant pas identiques, disent toutes pourtant la cruauté d'une société s'abreuvant du sang des plus démunis.

S'il dit sans détour la portée politique de l'œuvre de Fassbinder, le théâtre de Pierre Maillet suggère plutôt qu'il n'édicte, et surtout ne se départ pas d'un humour constant et éclairant. Costumes, perruques, postiches, grands rideaux, musiciens... Pierre Maillet assume et porte haut une certaine idée de la théâtralité. La jeunesse, la vitalité et la justesse de son équipe d'acteurs et d'actrices n'ont d'égales que la maîtrise, la profondeur et la folie du jeu de Marilu Marini, toujours plus exceptionnelle, qui jette un pont de sens et d'émotions entre *Maman Kusters* et la *Emmi d'Ali*.

Dans *Le Bonheur (n'est pas toujours drôle)*, fugue mélodramatique et christique, le dialogue Maillet/Fassbinder est symbiotique et l'épiphanie joyeuse, car si le bonheur n'est pas toujours drôle, le pire n'est pas toujours sûr. **Hervé Pons**

Le Bonheur (n'est pas toujours drôle)
d'après Rainer Werner Fassbinder,
adaptation et mise en scène Pierre Maillet.
Jusqu'au 7 février, Comédie de Saint-Etienne



Elsa Verdon,
Valentin Clerc
et Marilu Marini

L'univers beau et impitoyable de Fassbinder

Avec *Le bonheur* (n'est pas toujours drôle), Pierre Maillet adapte au théâtre trois scénarios du maître du mélodrame allemand.

On a vu

Tel un ange exterminateur qui scrute les imparfaites destinées humaines, « le bonheur » transfiguré en néons rose vintage surplombe la scène du théâtre d'Hérouville. C'est un idéal auquel aspirent tous les personnages de Rainer Werner Fassbinder et pour l'atteindre, il n'y a pas d'autre solution que d'aimer follement, quitte à se brûler les ailes en cours de route. Sur cette route se trouvent un comptoir isolé orné d'un cruel miroir et un juke-box réconfortant, du mobilier « moderne » et des vieilles tapisseries à fleurs.

Parfois, des éphèbes nus ou à bretelles passent en un éclair sur le plateau. Des fantômes s'échappent dans la fumée tandis que des relations passagères, pas toujours bienveillantes, viennent calmer les ardeurs de ceux qui ont tout à perdre.

Excellente distribution

Ces assoiffés d'absolu portent le nom de Fox, Maman Küsters et Ali. Tout paraît différencier le garçon des rues, la vieille ménagère esseulée et le travailleur immigré. Mais leur marginalité désespérément flagrante au sein de la société allemande d'après-guerre les réunit.

Outre le fait de ne pas monter, comme de coutume, une pièce de Fass-



En blouson de cuir, Fox (au centre) sort tout droit de film « Le Droit du plus fort » et s'installe avec brio sur les planches.

1 CREDIT PHOTO: TRISTAN JEANNE-VALES

binder qui fut aussi un grand dramaturge, le metteur en scène Pierre Maillet a l'idée judicieuse de relier trois histoires cinématographiques de l'auteur entre elles. Tandis que Maman Küsters s'entretient avec ses enfants, des nouvelles d'Ali sont diffusées, l'air de rien, à la radio. Les espaces-temps sont conjoints. Décrit tel un « Balzac » dans les journaux au moment de sa mort prématurée, Fassbinder avait à cœur de dépein-

dre l'Allemagne de son époque, un pays paralysé, triste et déshumanisé. Pierre Maillet l'a bien compris et ses comédiens aussi.

La distribution est excellente, consciente de l'esprit des personnages tiraillés entre conformisme néfaste et sincère empathie. L'interprétation éblouissante de Marilu Marini en Maman Küsters va même jusqu'à surpasser celle de Brigitte Mira, l'actrice originale du film. Moins engagé et

intellectuel que le réemploi personnel de Stanislas Nordey dans *Je suis Fassbinder*, l'hommage sur les planches de Pierre Maillet s'attache davantage aux émotions tragiques et à la sensualité de ces protagonistes. Le maître du mélodrame allemand aurait sans nul doute apprécié.

Mercredi 23 janvier, à 19 h, au Théâtre d'Hérouville. Tarifs habituels. Durée : 3 h 30.

QUEST FRANCE



Fassbinder, ce « grand frère » du théâtre français

Plusieurs metteurs en scène redécouvrent la force politique de l'œuvre du cinéaste et auteur allemand

THÉÂTRE

MONTPELLIER - en page spéciale

On dirait que ça sent le bouc, ces temps-ci, dans le théâtre français. Le bouc, c'est le cinéaste, auteur et metteur en scène allemand Rainer Werner Fassbinder (1945-1982), qui a fait de cette figure totemique, liée aux origines sacrificielles du théâtre, le cœur profond de son œuvre. Depuis quelques années, Fassbinder fait un retour remarqué sur les scènes de France. Cet hiver, il est au moins cinq fois à l'affiche. À la Comédie de Caen, Pierre Maillot crée *Le bonheur (n'est pas toujours drôle)*. Au Théâtre des 13 vents de Montpellier, c'est toute la programmation du mois de janvier qui est placée sous son patronage, avec trois spectacles, d'Evelyne Didi, de Jacques Allaire et de Bruno Geslin. À Paris, le Théâtre du Rond-Point présente, en avril, la reprise de *Je suis Fassbinder*, la pièce créée en 2016 par Falk Richter et Stanislas Nordey.

Avant cela, on a pu voir des spectacles Fassbinder signés par Gwenaél Morin, Arthur Nauzyciel ou Pierre Maillot, déjà. Même le théâtre privé s'y est mis, avec *Les Larmes amères de Petra von Kant*, mis en scène par Thierry de Peretti, en 2015. Ce retour peut surprendre. A première vue, Fassbinder donne l'image d'un artiste totalement lié à son époque, les années 1970, à leur contexte politique, à leur esthétique, de la « bande à Baader » aux pantalons pattes d'éléphant en passant par les papiers peints psychédélics.

« Œuvre-monde »

Si Fassbinder revient aussi souvent s'inviter sur nos scènes, avec des spectacles qui s'inspirent aussi bien de ses pièces que de ses films, de ses feuilletons pour la télévision ou de ses entretiens, c'est qu'il dépasse largement les clichés sur son œuvre. Son « œuvre-monde », comme la définit le metteur en scène Jacques Allaire, qui signe une pièce intitulée *Je veux simplement que vous m'aimiez*, en fait, selon l'avis général, un des grands héritiers de Bertolt Brecht.

Et c'est bien en raison de sa force politique qu'elle est aujourd'hui redécouverte, dans sa puissance



Elsa Verdon, Valentin Clerc, Marlù Marini dans « Le bonheur (n'est pas toujours drôle) », à Caen. THÉÂTRE JEANNE WELLS

C'est bien en raison de sa force politique que le travail de Fassbinder est aujourd'hui redécouvert

agissante. « Son rapport à la différence, aux soi-disant minorités, à l'intranquillité, est terriblement actuel, analyse Pierre Maillot. Dans ses films du milieu des années 1970, notamment les trois dont je m'inspire - *Le Droit du plus fort*, *Tous les autres s'appellent Ali* et *Maman Küsters s'en va au ciel* -, il pose de manière incroyable les questions de la différence de classe, qui est le fond de tout, de la différence sexuelle, de l'opposition entre générations, du racisme et de la récupération politique. Tous les thèmes sociaux sont rassemblés, avec un plaisir immense, grâce à cette forme de mélodrame qu'il invente à ce moment-là. Et ça nous parle vraiment d'aujourd'hui, notamment de ce qui se passe avec les "jilettes jaunes". »

« Dans une époque comme la nôtre, où on est piégés dans des processus de segmentation permanente, d'isolement, la forme d'auto-

pie complète qu'offre l'expérience Fassbinder, qui ne sépare pas la vie du travail, mais crée un geste total, fait réfléchir et donne du courage », observe Nathalie Garrand, la codirectrice, avec Olivier Saccomano, du Théâtre des 13 vents de Montpellier. Le tandem accompagne le projet qui a vu les metteurs en scène Bruno Geslin, Evelyne Didi et Jacques Allaire créer trois spectacles à partir de Fassbinder avec la troupe de

La Bulle bleue, constituée d'acteurs handicapés.

Un projet qui fait particulièrement sens, selon ces artistes : « Toute l'œuvre de Fassbinder étant une interrogation par rapport à la norme, c'est très fort de la travailler avec ces acteurs, dont les corps rejettent l'impossibilité de vivre dans une normalité redevenue extrêmement prégnante, souligne Jacques Allaire. Ils sont des corps anarchiques par nature, qui répondent au désir qu'avait Fassbinder de ne pas produire de norme sur les corps qu'il mettait en scène. »

La comédienne Judith Henry, elle, joue dans *Je suis Fassbinder*, la pièce écrite par un auteur allemand de 49 ans, Falk Richter, à partir de la figure de l'artiste. Le spectacle ne cesse de tourner depuis sa création, il y a trois ans, avec un grand succès. « Je crois qu'on a besoin de lui pour interroger le contemporain, observe l'ac-

trice. Fassbinder n'a cessé de dénoncer le nazisme qui persistait dans la société. Comme on vit dans des temps en manque d'idéal politique, sa parole, forte, qui touche à l'intime et à la société, est vraiment nourrissante pour s'interroger sur la manière dont on se positionne par rapport à l'Europe, au terrorisme, aux peurs qui nous assaillent, à la violence qui vise les femmes ou les homosexuels. »

« Qualité sauvage »

Si Fassbinder connaît un tel retour en grâce, c'est sans doute aussi que, trente-sept ans après sa mort, « sa figure disparaît derrière son œuvre », se félicite Pierre Maillot. Les provocations, les frasques, le côté tyrannique du personnage, la violence qu'il mettait en scène, souvent confondue avec la sienne... Tout cela s'est estompé derrière la « tendresse » que toujours s'accordent à

S'il connaît un tel retour en grâce, c'est sans doute aussi que, trente-sept ans après sa mort, « sa figure disparaît derrière son œuvre »

lui reconnaître, à l'image d'Evelyne Didi, la seule de la bande à avoir eu des contacts directs avec la troupe de Fassbinder, à la charnière des années 1970 et 1980 : « Quand je parle de la douceur de Fassbinder, j'ai aussi envie de le faire en tant que femme, remarque-t-elle. Quand on est un garçon comme lui, qui a tant à dire sur l'état de la société, on ne peut faire l'économie de la violence. Mais la douceur est toujours là, derrière. La qualité sauvage de Fassbinder, sa nécessité, c'est justement ce qui le rend vivant encore aujourd'hui. »

Il ne s'agit donc pas de « lixer » Rainer Werner Fassbinder, de le transformer en une figure politiquement correcte. Comme le dit Bruno Geslin, « il n'y a pas moyen de faire de lui un ange : sa vie était à livre ouvert. Mais, aujourd'hui, on retrouve une lecture beaucoup plus juste du bonhomme et de son œuvre. Il est devenu une sorte de parrain pour beaucoup d'artistes, un grand frère qui invite à ne pas s'assoupir. L'avantage, avec lui, c'est que, dès que tu sens que tu commences à t'endormir, tu sens sa grosse patte d'ogre sur ton épaule, qui te dit : "Eh, on se réveille !" ».

FABIENNE DARGÈS

Le Bonheur (n'est pas toujours drôle), par Pierre Maillot : à la Comédie de Caen du 21 au 23 janvier, et à la Comédie de Saint-Etienne du 5 au 7 février. *Le Bouc*, par Bruno Geslin et La Bulle bleue : les 24 et 25 janvier au Théâtre des 13 vents de Montpellier, avec « Qui vive ! » spécial Fassbinder, le 26 janvier (rencontres, films, etc.). *Je suis Fassbinder*, par Falk Richter et Stanislas Nordey : au Théâtre du Rond-Point, à Paris, du 5 au 28 avril.

RAINER WERNER FASSBINDER

Rainer Werner Fassbinder est né dans une famille bourgeoise de Bavière en 1946 d'un père docteur et d'une mère traductrice. Afin de travailler dans la tranquillité, cette dernière envoie très souvent son fils unique au cinéma. Sa passion est née. A l'âge de 15 ans, Fassbinder déclare son homosexualité, peu après avoir abandonné l'école au profit du journalisme. Mécontent de ne pas avoir pu faire une école de cinéma, il étudie le théâtre au milieu des années 60 au Studio Fridl-Leonhard de Munich et rejoint le Théâtre Action en 1967. Il apprend ainsi l'écriture, le jeu d'acteur, la mise en scène et la production. Il monte rapidement une troupe incluant sa mère, deux de ses femmes et quelques amants avant de commencer sa carrière comme réalisateur avec son actrice fétiche Hanna Schygulla.

Le succès n'est pas tout de suite au rendez-vous. Son premier film, L'Amour est plus froid que la mort (1969) est sifflé au festival de Berlin et son deuxième, Le Café reçoit de décevantes critiques. On reconnaît pourtant rapidement son intérêt pour une certaine critique sociale avec des personnages aliénés incapables d'échapper aux forces de l'oppression. Il prend comme modèles des réalisateurs de renom comme Douglas Sirk pour ses mélodrames ainsi que John Huston, Raoul Walsh et, dans une moindre mesure, Jean-Luc Godard. Les années suivantes, il réalise des films controversés tels que Pionniers à Ingolstadt et Whity avant de connaître son premier succès avec Le Marchand des quatre saisons. Ce portrait émouvant d'un vendeur de rue dépressif est un chef-d'oeuvre du même genre que Tous les autres s'appellent Ali en 1974 (librement inspiré de Tout ce que le ciel permet de Douglas Sirk).

L'œuvre de Fassbinder se décline majoritairement en trois phases : la première de 1969 à 1971 inclut une dizaine de films allant dans le prolongement de ses œuvres théâtrales et tournés avec sa troupe de théâtre dont on retient surtout Les Larmes amères de Petra von Kant (1972). Sa deuxième souligne quant à elle les préjugés profonds existant en Allemagne tournant autour de la race humaine, du sexe, de l'orientation sexuelle, de la politique et des différences de classe (Le Droit du plus fort, Maman Kusters s'en va au ciel). Enfin, sa troisième et dernière phase commence en 1977 jusqu'à sa mort où il réalisera ses plus grands succès en créant ses plus beaux personnages féminins. L'Année des treize lunes (1978) est l'une de ses œuvres les plus abouties. C'est durant cette période qu'il réalise ce qui constituera sa trilogie allemande avec Le Mariage de Maria Braun, Lili Marleen et Lola, une femme allemande, 3 films qui se déroulent durant la Seconde Guerre Mondiale ou à son lendemain et qui observent le destin de trois femmes qui subissent les événements historiques et la crise sociale. A noter également La Troisième génération en 1979, film qui aborde la question de l'activisme politique dans la RFA des années 70. Dans les années 80, il travaille sur l'adaptation télévisuelle du roman Berlin Alexanderplatz qu'il réalise et qui se décline en quinze épisodes pour une durée totale de 15 heures.

En 1982, il s'attelle à l'adaptation du sulfureux roman de Jean Genet Querelle, qui sera son film posthume puisqu'il meurt au cours du montage le 12 juin, d'une rupture d'anévrisme (certains affirment que sa mort provient en fait d'un mélange de cocaïne et de benzodiazépine et qu'il se serait suicidé).

Cinéaste de toutes les ambiguïtés, Rainer Werner Fassbinder est avant tout un rebelle dont la vie et l'œuvre ont été marqués par plusieurs contradictions. Accusé à plusieurs moments de sa vie d'être anticomuniste, antisémite et machiste, son œuvre comprend au total plus de 44 projets différents. Fassbinder est considéré comme l'un des plus grands cinéastes du monde et une source d'influence de nombreux auteurs comme François Ozon et Fatih Akin. Il fait partie de cette génération de réalisateurs allemands qui ont apporté un nouveau souffle au cinéma de la RFA, et où figurent Wim Wenders, Werner Herzog, ou encore Werner Schroeter. Leur courant artistique est aujourd'hui connu sous le nom de Nouveau Cinéma Allemand.

PIERRE MAILLET

Pierre Maillet est acteur et metteur en scène. Membre fondateur des Lucioles, il est actuellement artiste associé à la Comédie de Saint-Etienne et au Théâtre + Cinéma/ Scène Nationale du Grand Narbonne. Il a mis en scène Fassbinder, Peter Handke, Philippe Minyana, Laurent Javaloyes, Lars Noren, Jean Genet, Rafaël Spregelburd, Tanguy Viel, Copi, Michel Foucault et Thierry Voeltzel, Lee Hall, Paul Morrissey, Holly Woodlawn... En octobre 21, il créera « Théorèmes » d'après Pier Paolo Pasolini à la Comédie de Saint-Étienne.

Il travaille régulièrement comme comédien avec Marcial Di Fonzo Bo, Elise Vigier, Guillaume Béguin et Matthieu Cruciani... Il a également joué sous la direction de Bruno Geslin, Marc Lainé, Jean-François Auguste, Frédérique Loliée, Christian Colin, Patricia Allio, Hauke Lanz, Zouzou Leyens, Laurent Sauvage, Marc François, Mélanie Leray...

Au cinéma il a travaillé avec Ilan Duran Cohen, Emilie Deleuze, Louis Garrel, Justine Triet, Pierre Schoeller...





61, rue Alexandre Duval
35 000 Rennes

T > +33 (0)2 23 42 30 77

www.theatre-des-lucioles.net



CONTACTS/PRODUCTION/DIFFUSION

ODILE MASSART (Les Lucioles)

TEL : 02 23 42 30 77/ theatredeslucioles@wanadoo.fr

EMMANUELLE OSSENA (EPOC Productions/Comédie de Caen)

TEL : 06 03 47 45 51/ e.ossena@epoc-productions.net